

Professeurs retraités au service des étudiants

Claude Gauvreau

«Vous êtes certain que c'est gratuit, que je n'ai rien à déboursier?», lançait récemment un étudiant, tout étonné, à l'un des professeurs retraités, membre du Centre d'aide pédagogique aux étudiants (CAPE), qui loge à la Faculté des sciences humaines. Retraités oui, mais pas chômeurs, bien au contraire. Ils sont près d'une dizaine d'anciens professeurs, la plupart de l'UQAM, provenant d'horizons disciplinaires variés (arts, sciences humaines, sciences, gestion...) qui offrent aux étudiants un service bénévole d'aide et de perfectionnement en matière de méthodologie du travail intellectuel.

Ce centre méconnu vise, par un encadrement individualisé, à développer la maîtrise des outils et des techniques d'analyse, la faculté de synthèse, la capacité de résumer un texte et d'identifier les idées maîtresses, l'esprit critique et l'organisation du travail. Ses services s'adressent aux étudiants de tous les cycles à l'UQAM, quel que soit leur secteur d'études. Jusqu'à maintenant, le CAPE a aidé une quarantaine d'entre eux à acquérir des habiletés de base en méthodologie.

«Nous sommes tous d'anciens professeurs qui disposons d'un capital de connaissances intellectuelles sous-utilisées. Nous voulons perpétuer un lien avec les étudiants, surtout les étudiants adultes effectuant un retour au travail et les étudiants étrangers qui sont parmi les plus désorientés sur le plan de la méthodologie du travail», explique l'animatrice du CAPE, Mme Nadia Fahmy-Eid, anciennement du Département d'histoire.

«Apprendre à apprendre, donner le souci de la rigueur, faire prendre conscience aux étudiants de leur handicap, c'est un peu le rôle que nous vous sommes donné», ajoute Mme Monique Lemieux qui fut vice-doyen-



Photo : Michel Giroux

De gauche à droite, Nadia Fahmy-Eid (histoire, UQAM), animatrice du CAPE, Renée Legris (études littéraires, UQAM), Hélène Manseau, vice-rectrice aux études à la Faculté des sciences humaines, Ghislain Auger, agent de stage (Faculté des sciences humaines), Pierre-Yves Paradis (sciences de l'éducation, UQAM), Réjane Blary (urbanisme, Université de Montréal), Denis Bertrand (sciences de la gestion, UQAM), Roman Serbyn (histoire, UQAM), Monique Lemieux, ancienne vice-rectrice aux études (Faculté des sciences humaines) et Andrée Lévesque (histoire, McGill).

ne aux études à la Faculté d'histoire. Par leurs efforts, ces professeurs sont convaincus qu'ils peuvent contribuer à la lutte contre l'échec scolaire et les abandons.

Lire avec un crayon

Mais comment fait-on pour favoriser l'esprit de synthèse ou l'analyse critique ? «Tout d'abord, on doit dire aux étudiants qu'il ne faut jamais lire un texte sans avoir un crayon à la main. On doit alors s'exercer à repérer les idées principales ou les plus importantes», de dire Mme Réjane Blary qui enseignait en urbanisme à l'Université de Montréal. Souvent, les étudiants n'ont aucune idée des exigences d'une démarche de recherche ou de travail intellectuel. Certains ne savaient même pas qu'ils devaient aller à la bibliothèque pour mener à bien leurs travaux, racontent les anciens professeurs. D'autres éprouvent des difficultés à décoder un texte, à cadrer

un sujet, à construire un raisonnement logique et plusieurs rencontrent des problèmes d'écriture.

Avec les étudiants de maîtrise ou de doctorat, les choses sont différentes, précisent-ils. Passer du bac à un cycle supérieur représente un saut à la fois quantitatif (beaucoup plus de lectures) et qualitatif. «Nous les aidons à formuler leurs hypothèses, à se donner un plan de recherche, à ne pas se perdre dans l'amas de connaissances qu'ils doivent assimiler. Et, surtout, à ne pas perdre confiance en leurs capacités», souligne Renée Legris (études littéraires).

Il faut bien comprendre que ces ex-professeurs ne sont pas les juges ou les concurrents des enseignants en poste. Leur aide pédagogique n'a pas pour objet la réalisation d'un travail requis dans le cadre d'un cours donné. Ils s'inspirent davantage de travaux ou d'exercices déjà réalisés afin d'arriver à une meilleure éva-

luation des faiblesses ou des lacunes.

En mal de reconnaissance

Le CAPE est un peu l'équivalent d'un petit groupe de recherche mais demeure peu connu à l'UQAM. Il n'aurait pu voir le jour sans le soutien de Monique Lemieux qui a parrainé le projet, fourni des locaux pour se réunir et rencontrer les étudiants, ainsi que toute l'aide administrative nécessaire. Grâce à elle, le CAPE a désormais un pied-à-terre. Il faut aussi souligner l'appui financier et moral de Mme Michelle Serano, directrice des Services à la vie étudiante et, enfin, le travail de Ghislain Auger, agent de stage à la Faculté des sciences humaines, qui agit à la fois comme secrétaire du Centre et comme intermédiaire entre les professeurs et les étudiants.

Le tableau d'ensemble est encourageant, mais des progrès restent à faire. D'abord, les besoins réels des

étudiants dépassent ceux qui ont été exprimés jusqu'à maintenant. Il s'agit donc d'élargir la clientèle étudiante grâce à une meilleure visibilité des activités du Centre et à des liens plus étroits avec les diverses facultés. Le CAPE, qui n'est pas un service facultaire, entend également augmenter ses effectifs professoraux. Il manque d'enseignants en statistiques, en sciences, notamment en informatique, et en comptabilité. «Mais ce dont nous avons surtout besoin, c'est d'une reconnaissance institutionnelle», affirment-ils en chœur ●